

394 LES HEUREUX  
rifois, je m'ôtois aussi par-là le moyen  
de prouver ce que je voulois qu'on crût;  
au reste, quand elle & moi aurions été  
ensemble aussi bien que nous l'aurions  
dû, la présence de Madame de Pem-  
broock m'auroit toujours gêné sur les  
regards & sur tous les petits riens qui  
auroient pu déterminer Madame de  
Rindsley à contraindre moins ses mou-  
vemens. J'étois bien sûr que la première  
avoit beaucoup plus de peur qu'on ne  
me crût pas amoureux d'elle, que je ne  
pouvois en avoir, que l'on ne pensât  
que je lui étois indifférent, & qu'elle  
voudroit en conséquence que tout fût  
pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'in-  
quiétoit; & même, par rapport à ce que  
j'espérois d'elle, il m'importoit peu  
qu'elle me crût des vues sur Madame  
de Rindsley; mais je ne voulois pas  
qu'elle imaginât que j'avois l'intention  
de lui tendre des pièges, & que je faisois  
d'elle assez de cas pour cela. Comment  
faire? jamais politique ne s'est trouvée,  
à ce que je crois, dans une conjoncture  
si embarrassante. Quand j'aurois lu cent  
& cent fois les négociations de Wal-  
singham, celles du président Jeannin,  
& même les lettres du cardinal d'Os-  
fat, je n'aurois trouvé dans aucun de ces

ORPHELINS. 395  
grands hommes de quoi me tirer de  
cet embarras; & j'aurois même eu quel-  
que plaisir à voir ce dernier à ma place,  
avec toute sa politique & toutes ses  
ruses.

Le parti que je pris dans une si cruelle  
perplexité, après de longues réflexions,  
que je vous épargne dans mon abrégé,  
& que vous trouverez dans ma gran-  
de histoire, quand il me plaira de la  
donner, ce fut de laisser tout au hasard, &  
d'être persuadé que dans la position où  
j'étois, il ne se pouvoit pas, de quelque  
façon que les choses tournassent, que le  
rôle que je jouerois à ce souper, ne fût  
très-brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit,  
je me mis à table: Madame de Pem-  
broock voulut que je fusse auprès d'elle;  
& tout doucement, tout nonchalam-  
ment, sans empressement, sans affecta-  
tion, Madame de Rindsley se plaça de  
l'autre côté auprès de moi. Ce commen-  
cement me fit espérer, & avec quelque  
raison, le succès dont ma vanité avoit  
tant de besoin. J'avois si peu encouragé  
Madame de Rindsley, depuis sa grande  
rigueur de Witehall, qu'il ne se pouvoit  
pas qu'elle débutât par tant de clémence,  
pour s'en tenir à si peu de chose.

Heureusement pour mes projets, elle avoit vis-à-vis d'elle les comtes d'Oxford & de Buttington : ce sont les hommes d'Angleterre qui ont le plus d'usage des femmes, qui en pensent le plus mal, & qui se plaisent le plus à en mal parler. J'avois donc, avec la certitude qu'ils ne se tairoient pas sur ce qu'ils pourroient découvrir, quelque sujet de me flatter que l'attention de Madame de Rindsley à veiller sur elle-même, la foiblesse de son sentiment pour moi, & le peu d'éloquence de ses yeux, ne la sauveroient pas de la pénétration des gens auxquels je la donnois à examiner ; & que même, sans que je m'en mêlasse, tout Londres scauroit son aventure dès le lendemain. Quelque nécessaire qu'il me fût de la ramener tout-à-fait, son procédé me paroissoit si ridicule, & elle m'intéressoit si peu, que je ne pus pas d'abord prendre sur moi de lui faire de ces agaceries sourdes qui échappent aux yeux des spectateurs : mais nous fûmes à peine à table, que j'avançai ma jambe du côté de Madame de Pembroock. Comme elle m'avoit accordé des faveurs qui valoient bien celle que je lui demandois, & qu'elle scait d'ailleurs, que quand elle promet, elle ne s'engage pas, ce fut sans aucune

peine qu'elle consentit à mettre son pied sur le mien, & même à me le presser de tems en tems. Cette politesse de sa part me fit encore plus négliger l'infortunée Madame de Rindsley à laquelle même je n'adreffois la parole qu'autant que je ne pouvois m'en dispenser, sans être de la dernière impertinence. Il faut lui rendre justice. Elle soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame, assez long-tems ; mais enfin, la façon légère dont je la traitois, & ma vivacité pour Madame de Pembroock, la firent rêver plus tristement qu'à l'ordinaire, & lui arracherent quelques soupirs. Je ne m'y rendis pas d'abord ; je voulois la punir, & comme je n'étois auprès d'elle entraîné par aucun mouvement, il y a toute apparence que ces soupirs, tout profonds, tout attendrissans qu'ils étoient, n'auroient ce soir-là rien changé à sa destinée, si les intérêts de ma vanité ne l'eussent pas emporté sur mon goût pour la vengeance. Plus déterminé donc par cette idée que vaincu par les regards trainans & douloureux qu'elle me consacroit de tems en tems, je crus pouvoir lui faire la même proposition qu'à Mme. de Pembroock, mais je ne l'y trouvai pas si docile : non-

seulement elle retira son pied avec précipitation, mais encore, je la vis rougir de fureur de la liberté que j'osois prendre. Cette suite dans ses cruautés devenoit tout-à-fait singulière; mais a-t-on jamais fait avec les femmes raisonnables?

Je crus cependant que je ne devois pas laisser impunie une fantaisie si déplacée; & pour lui prouver que je la sentois & ne la pardonnais pas, je devins avec Madame de Pembroock, de la galanterie la plus vive & la plus marquée. A la voir, on n'auroit jamais imaginé que Madame de Rindsey s'en aperçut seulement; mais à la gaieté forcée qui succéda tout d'un coup à sa tristesse naturelle, je sentis que je n'avois pas manqué mon coup, & que j'inquiétois pour le moins autant que je pouvois le désirer. Je ne faisois pas cette remarque pour en devenir plus tranquille auprès de Madame de Pembroock; & je lui dis, à demi-bas, tant de choses flatteuses, je parus si sérieusement occupé d'elle, qu'enfin je sentis la jambe de Mme. de Rindsey, qui vraisemblablement cherchoit la mienne. J'avois été, & sans aucun sujet, comme vous savez, traité trop rigoureusement pour qu'une avance aussi simple que celle-là me pa-

rût une réparation convenable de l'état cruel où l'on m'avoit mis, & des alarmes que l'on m'avoit données avec une injustice & une barbarie, j'ose le dire, sans exemple; & mon pied ne lui répondit pas plus que quelques heures auparavant sa main ne m'avoit répondu. On ne s'étoit pas attendu, sans doute, à une pareille cruauté; on soupira, on leva les yeux au ciel, & l'on retira sa jambe avec bien du regret d'avoir voulu la donner à un homme qui en étoit si peu digne. Je n'en osois pas moins me flatter qu'on y reviendroit; & effectivement, à quelques minutes de là, je sentis encore cette jambe qui cherchoit la mienne, mais avec plus d'empressement & moins d'audace que la première fois. J'étois piqué; & l'air de soumission que je sentois dans cette agacerie ne m'empêcha pas de la recevoir avec le même dédain. Enfin, un coup de genouil dans lequel je distinguai beaucoup d'impatience & de colère, m'annonça que je ferois tout aussi bien d'être moins occupé de Madame de Pembroock, & de répondre avec un peu plus de politesse & de douceur aux bontés qu'on vouloit bien encore avoir pour moi. Je me fis d'abord un peu prier; mais enfin je

crus que je pouvois me rendre sans me commettre. Je donnai ma jambe, elle pressa même assez tendrement celle de Madame de Rindsey : j'avançai le pied, elle y mit le sien ; & après m'avoir marché dessus pendant quelque tems, d'une façon dans laquelle il entroit plus de fureur que de tendresse, elle en ralentit le mouvement ; bientôt je n'y trouvai plus qu'une expression douce qui m'apprit que l'on commençoit à être plus content de mes façons ; & enfin nous en vîmes à tout ce qu'on peut se dire, par cette voie, de plus honnête & de plus tendre.

Ce succès que je remportoais sourdement vous paroîtra d'abord avoir dû faire peu de chose pour ma gloire ; vous vous tromperez : nos yeux, comme vous sçavez, marquent toujours mieux les mouvemens & les vicissitudes de notre ame que nous ne le pensons ; & avec quelque sévérité que Madame de Reinsey s'observât, ses regards qui exprimèrent tour-à-tour une sorte de pudeur, beaucoup de colere, de l'adoucissement, & enfin une joie fort vive la décelèrent assez aux yeux de ceux des spectateurs que je voulois instruire, pour qu'aucun d'eux ne pût douter de ce qu'il m'étoit

important qu'ils sçussent. Afin même qu'ils en fussent plus sûrs, j'eus la noirceur de saisir, pour la regarder, l'instant que nous traitions sous la table le plus amicalement. J'étois persuadé que dans le transport de sa joie elle oublieroit sa réserve ordinaire ; & en effet, quand nos yeux se rencontrèrent, je vis dans les siens toute la tendresse qu'il leur est possible d'exprimer. Mes témoins surprirent ce regard ; & aux souris malins qui leur échappèrent plus d'une fois, j'eus tout sujet de croire qu'ils étoient aussi persuadés de mon bonheur que je desirois qu'ils le fussent. Je ne sçais comment elle s'arrangea ; mais en sortant de table, elle dit qu'elle iroit se promener dans le parc le lendemain matin : & quoiqu'elle ne parût pas le dire pour moi seul, je fus cependant le seul qui l'entendis. Malgré toute la confiance dont elle m'honorait & les bontés qui en étoient la suite, j'avois la plus forte envie du monde de rester seul avec Madame de Pembroock, uniquement pour voir si elle se souviendroit de tout ce qu'elle m'avoit promis pendant le souper : je lui en fis même la proposition ; elle n'y répondit que par un éclat de rire tout-à-fait indécent, & comme

si je lui eusse proposé la chose du monde la plus absurde & la plus inouïe. Je lui dis, pour la détromper, qu'il étoit ordinaire en France, que les gens qui avoient soupé dans une maison y laiffassent l'amant, lorsque le mari n'y étoit pas, ou qu'il étoit retiré; & que loin que cela causât le plus léger scandale, quelqu'un qui lui proposeroit de le ramener, passeroit non-seulement pour n'avoir aucun usage du monde, mais encore se donneroit un très-grand ridicule. Elle admira la facilité de vos mœurs, soupira de ce que les nôtres sont encore assez sauvages pour n'admettre pas ces innocentes libertés qui rendent chez vous la société si douce; mais elle ne m'en jura pas moins que, tout commode qu'elle trouvoit cet usage, ce ne seroit pourtant pas elle qui l'ameneroit en Angleterre. Quand j'aurois eu le tems de combattre son opinion, je la connoissois trop pour me flatter de la vaincre. Je me bornai donc simplement à lui demander quels étoient ses arrangements pour le lendemain. Elle me répondit aussi froidement que je l'avois prévu, qu'elle iroit à Witchall de très-bonne heure; & sur ce que je pris la liberté de lui représenter que si elle vou-

loit bien y aller un peu plus tard, elle pourroit m'accorder quelques momens, elle me dit, avec plus de froideur encore, qu'il devoit m'être égal qu'elle sortît tard, ou de bonne heure, puisque, quelque parti qu'elle jugeât à propos de prendre, elle ne m'en verroit pas davantage. Cela, je l'avoue, me parut d'un caprice singulier, & d'une dureté extrême. Je n'avois pas le tems de m'en plaindre; & d'ailleurs, je ne le pouvois guere sans m'humilier. Toute la réponse que je lui fis, fut donc d'aller offrir ma main à Madame de Rindsley qui sortoit, & qui la reçut avec une joie qui me promit plus de douceur que lorsque je lui avois fait au palais la même politesse. Cette attention à laquelle je mis l'air empressé de l'intérêt, n' alarma pas Madame de Pembroock, qui ne me prouva qu'elle le remarquoit que par un souris malin, & par un air de pitié, qui m'annoncerent que c'étoit le plus vainement du monde que je cherchois à lui donner des craintes sur Madame de Rindsley. Je le sçavois aussi bien qu'elle, & j'en étois bien fâché.

Quoique je crusse avoir suffisamment puni cette dernière de la façon légère dont elle s'étoit comportée avec moi à

Witehall, je crus devoir dans cette occasion lui faire craindre que je ne m'en souvinsse encore; & contre son espérance, ma main ne répondit rien à ce que la sienne me dit avec beaucoup d'empressement. Comme, malgré son air doux, elle est naturellement aigre & colere, elle ne soutint pas avec tranquillité des duretés, qu'après ce qui s'étoit passé entre nous sous la table, elle croyoit ne devoir plus avoir à essuyer de ma part; mais après les bontés dont elle m'avoit comblé dans sa chambre, aurois-je dû m'attendre, moi, à l'indifférence que, depuis, elle m'avoit témoignée? Sa surprise fut donc d'autant plus grande, qu'elle se flattoit plus que tout étoit réglé entre nous. Elle redouble; même silence de ma part. Vous êtes odieux! me dit-elle avec emportement; point de réponse: on s'alarme à moins. Je vous en conjure, continuait-elle très-bas, mais d'un ton fort vif & fort pressant, répondez-moi; pouvez-vous vouloir me rendre si douloureux les commencemens de ma foiblesse? Cruel! de quoi avez vous donc encore à me punir? Mais vous me méprisez; & peut-être, hélas! n'en avez-vous que trop de raison!

A la vivacité avec laquelle elle prononçoit ces paroles, & à la rapidité de ses mouvemens, je compris aisément à quel point elle étoit inquiète: c'étoit tout ce que je voulois; & je daignai enfin la rassurer. J'irai demain au parc, me dit-elle, je vous l'ai déjà dit, mais je ne sçais si vous l'avez entendu: je desire, plus que je ne puis vous l'exprimer, de vous y voir: je ne tremble pas moins que vous ne vouliez pas y venir. J'ignore ce que je vous y dirai; ce ne sera peut-être pas ce que vous croyez: ce sera peut-être moins encore ce que je pense. Je suis dans un désordre d'idées qui me fait peur, & qui vous feroit pitié. Grand Dieu! que vous me rendez déjà malheureuse! que vous m'allez faire passer une affreuse nuit! que je devrois vous haïr! & cependant... Que l'éclaircissement qu'il faut que j'aie avec vous, importe au bonheur de ma vie! Ne me le refusez pas, c'est au nom de ce qui vous est le plus cher, que je vous conjure de me l'accorder? Eh! mon bel ange, répondez-moi, pouvez-vous douter un instant que je ne sois pas au parc avant vous. Vous trouvez, peut-être, que le nom que je donnois à Madame de Rindsey, étoit encore moins tendre que familier:

mais Oxford & Buttington nous écou-  
toient : je voulois les convaincre tous  
deux, qu'ils ne s'étoient pas trompés  
aux regards de Madame de Rindsley ; &  
je crus que je ne pouvois mieux y par-  
venir, qu'en les rendant témoins de la  
douceur avec laquelle j'étois sûr qu'elle  
recevroit le nom tendre que je lui don-  
nois. En effet, si sa bouche n'osa pas  
m'en remercier, sa main, ses yeux, &  
un soupir le firent pour elle ; & ce sou-  
pir qui avoit un caractère auquel il étoit  
impossible de se tromper, acheva de les  
instruire de sa foiblesse, & mit le der-  
nier sceau à ma gloire ; si, cependant,  
il étoit vrai que j'en attachasse à une  
conquête, qui me coûtoit & m'hono-  
roit en même tems aussi peu que celle  
de Madame de Rindsley.

---

### LETTRE SEPTIEME.

**Q**Uand je me rappelle, mon cher  
duc, ce que fut pour moi la première  
affaire galante que j'eus en entrant dans  
le monde ; combien une femme avoit  
d'importance à mes yeux ; le délicieux  
délire où me plongerent les premiers  
rendez-vous que j'obtins, & que je com-

pare cet agréable désordre à la cruelle  
tranquillité dans laquelle je vis aujour-  
d'hui, je ne puis m'empêcher de me  
p'aïndre, & de l'habitude, & de l'expé-  
rience, qui toutes deux, l'une par la ré-  
flexion, l'autre par l'usage, ne savent  
que nous gâter les plaisirs. Que mettent-  
elles, en effet, à la place des douces chi-  
meres dont elles nous privent, & que  
gagnons-nous à voir ou à imaginer les  
objets tels qu'ils sont ? Une lassitude qui  
leur enleve à nos yeux leur mérite réel,  
ou une défiance qui ne peut jamais être  
pour nous qu'un tourment, puisque la  
crainte d'être toujours trompés, ne nous  
donne point de moyen de ne l'être plus.

Crédulité précieuse, à laquelle j'ai  
dû tant de bonheur, êtes-vous donc à  
jamais perdue pour moi ! Tems où une  
lettre de la comtesse de . . . . me paroîs-  
soit à la fois ; & si bien écrite, & si ten-  
dre ; où je voyois en elle ce que la na-  
ture avoit formé de plus aimable & de  
plus vertueux ; où un seul de ses re-  
gards me faisoit éprouver tant de trans-  
ports, ne puis-je me flatter de vous re-  
trouver un jour ! Combien j'étois fier  
de la victoire que j'avois remportée sur  
elle ! combien de respect ne croyois-je  
pas qu'on me devoit, de ce que j'avois